

Slim Annabi

Autobiographie



Chapitre 1

Première partie

« Entrevue avec mes employeurs et veille de mon apparition dans les ateliers de l'imprimerie. »

Lundi 13 avril 1969, aux environs de 11 heures du matin, mon père, interne des hôpitaux de Paris, téléphone de son bureau de consultation entre deux malades, au directeur de l'Imprimerie Jimili à Bizerte, petite ville située au Nord de la Tunisie et ne comptant que soixante mille habitants pour tout le gouvernorat à l'époque :

« Allô, oui, bon, très bien, je vous l'envoie, au revoir »

« Au revoir Docteur lui répondit le directeur en arabe. »

Mon père s'excusa auprès de ses clients et sortit un instant. Quand il apparut dans le couloir, vêtu de sa blouse blanche, l'air hautain et son habituel sourire ironique au coin des lèvres, je détournai les yeux, des

yeux qui à son égard éprouvaient de la haine à cette époque-là. Il appela son infirmier et inséparable compagnon Smaïn, qu'il connut lors de la deuxième guerre mondiale 40-42, et alors qu'il terminait ses études de médecine à l'hôpital de Mantes la Jolie près de Paris. En ce temps-là, Smaïn faisait office de garçon de salle et d'infirmier. A la fin de son contrat chez les bonnes sœurs de Mantes, il demanda à mon père de l'engager. J'en déduis que vu la situation critique dans laquelle il était et les faits de son existence antérieure tels qu'il les lui cita à ce moment-là, mon père le prit à sa charge et pris d'un sentiment soudain d'affection, l'engagea comme majordome et infirmier. Peu de temps avant son retour en Tunisie en février 1946, mon père le fit mettre dans le train qui partait en direction de Marseille, avec mes deux frères aînés, issus de mère française, âgés respectivement de deux ans et de six mois. Leur mère, morte d'une hémorragie cérébrale et atteinte également d'une leucémie incurable à l'époque, (cancer du sang) mon père décida de vendre le cabinet que lui avait cédé son collègue Docteur Somïa. Le temps de s'occuper des formalités d'usages sus à vendre son cabinet et à régler quelques papiers, il revint en Tunisie six mois après que Smaïn et mes deux frangins eurent débarqués à Tunis pour s'installer chez ma grand'mère en attendant le retour de ce dernier. En conclusion, Smaïn, de Marseille prit le bateau sans faire aucune démarche, puisque les

billets de train et de bateau lui avaient été remis par mon père à son départ de Paris :

« Emmène-le, le directeur vous attends » dit-il à Smaïn.

Puis se tournant vers moi, mon père me dit :

« Tu es contents hun ! N'est-ce pas ! Tu me diras ce que tu en penses. »

Je ne lui répondis pas et suivit sans un mot Smaïn vers la sortie. Dehors, je ne lui adressai pas la parole. Les rues de Bizerte étaient presque désertes à cette heure-ci, sauf quelques gosses, pauvres misérables aux habits rapiécés qui demandaient l'aumône aux gens qui passaient où alors de petits délinquants jouant au ballon dans la rue et n'ayant pas de conscience. Une conscience sage qui consiste à ce qu'ils aillent à l'école pour ne pas rester illettrés. D'autres traînaient parce qu'ils n'arrivaient pas à payer leurs fournitures scolaires, délaissés par leurs parents se souciant peu de leur donner une éducation convenable. Ce tableau me toucha personnellement. De temps à autres, nous rencontrions sur notre passage des aveugles qui tendaient une main frêle et tremblante, et qui, quand ils recevaient une pièce de monnaie dans la main, quand ils la sentaient cette pièce, vous donnaient la bénédiction de Dieu et vous remerciait en un tas de paraboles de l'œuvre si charitable que vous veniez de faire. A un moment, nous débouchâmes sur une rue étroite où se trouvaient de vieilles petites maisons, dont certaines aux fenêtres brisées. Les murs accolés à

ces vieilles mansardes et ne faisant qu'un bloc, étaient peints à la chaux et moisissés par le temps et l'humidité. Mon attention fut surtout attirée par un enfant de deux ans à peine, accroupi au bas d'un palier d'immeuble et jouant avec une vieille boîte de conserve. Je détournais les yeux en voyant ce spectacle touchant et en fus dégoûté. Dégoûté envers les parents de l'enfant qui commettaient un crime en le laissant seul, abandonné et sans surveillance aucune. Cet objet avec lequel il jouait, cette boîte de conserve rouillée et souillée, aurait pu provoquer une blessure, entraînant par la suite la mort, suite de conséquences graves comme le tétanos. Un enfant touche à tout ce qui se trouve en sa présence et ne peut se méfier du danger qui peut survenir à n'importe quel moment. Entre autre, l'enfant était assis en bas du palier qui se trouvait au bord du trottoir, il aurait pu dans un moment d'inattention traverser la chaussée, une voiture l'aurait happé, et ne serait resté de ce petit être chétif et fragile à cet âge bas de l'enfance qu'une masse inerte et figée à même le sol. Ce qui me dégoûtait le plus, c'était l'attitude des parents, attitude ignoble à mes yeux à l'égard de la société, ils commettaient une lâcheté, un acte impardonnable, l'abandon et le désintéressement total d'un être innocent qu'ils avaient voulu d'eux-mêmes. En face de l'immeuble où jouait l'enfant, il y avait un petit magasin où l'on vendait des pneus. Au haut de l'enseigne, étaient écrits ces mots sur une plaque en métal, peinte en

rouge d'un côté et blanche de l'autre, avec un pneu dessiné au milieu :

« Ici ! Vente de pneus Michelin, à votre service. »

Nous arrivâmes enfin à l'endroit indiqué. La porte était couleur feuille morte, les murs étaient de même. Sur une plaque en marbre noire, était écrite une inscription en arabe et en français « Imprimerie S.I.E.N.E au capital de 9000 dinars, 20, rue Salah Ben Ali, Bizerte. »

Smaïn pénétra sans frapper dans le bureau du gérant. Ce dernier était penché sur des dossiers qu'il scrutait avec attention. Il portait un Blue jeans délavé de couleur bleu, une chemise à carreaux genre western et des savates dont les lanières ne tenaient que d'un seul côté. Sur le bureau, deux cendriers remplis de mégots de cigarettes. Il fumait comme un pompier, ses yeux étaient rougis, ses paupières cernées. L'alcool avait fait son effet. Alcoolisé à 95/100, il était pratiquement impossible de le sauver. Son cerveau atteint, son centre psychomoteur, celui qui dirige tous les nerfs ayant été touché, ses gestes, ses attitudes, ne sont plus ceux d'un homme normalement constitué, impliquant parfois une certaine déficience. Il est souvent pris de crises épileptiques. Le fou rire le prend subitement à n'importe quel moment de la journée. Quand il tient un journal à la main, il le tient à l'envers et reste une heure sur la même page, faisant croire aux gens qui se trouvent en sa présence qu'il sait lire. Quand il

marche dans la rue où quand il regarde quelqu'un, le regard livide et sans expression, on pense tout de suite à un robot, un automate. Quand il fixe un objet ou n'importe quelle autre chose, il ne perçoit que des images dansantes et floues en son esprit, qu'un point noir à l'infini. Il s'aperçut enfin de notre présence et s'adressa à Smaïn :

« Salut Mimil, ça gaze ? »

« Salut Béchir, ça va, lui répondit Smaïn en Arabe. »

Puis se tournant vers moi, Béchir me dit :

« Vas dans le bureau, le chef de personnel va s'occuper de toi. »

Quand je pénétrais à l'intérieur du bureau d'administration, je serrais la main de la dactylo secrétaire qui tapait à la machine. C'était une noire, très jolie de corps, fine et racée, assez intelligente, parlant bien français. Ses cheveux noirs comme de l'ébène et lisses comme de la soie, flottant en longues cascades sur ses épaules, étaient enduits d'un parfum fort et exotique. Hum ! Senteur d'orient ! Senteur ensorcelante et tentatrice. Le chef de personnel, lui, était assez beau. Il portait un pull à col roulé et un Blue jeans en velours côtelé. Je le trouvais en train de faire des comptes sur une machine à calculer Olivetti. Quand il releva la tête prêt à s'adresser à moi, je lui fis le salut militaire. :

« Quel est ton nom, me dit-il soudain ? »

« Slim Annabi »

« Date et lieu de naissance ? »

« Né à Bizerte le 5 juillet 1950 »

« Etablissements fréquentés ? »

« Pensionnaire en Seine et Marne à cinquante kilomètres de Paris, château Lestournelles. Un centre médico psychopédagogique pour enfants, puis l'école des sœurs à Bizerte, institution Sainte Marie. Enfin, arrêt des cours pour raisons familiales, je préfère ne pas en parler. »

« Bon, très bien ! me dit-il, tu commences demain. Nous te mettons deux semaines à l'essai, puis tu choisiras ta branche. »

« Et pour l'argent lui répondis-je avec une pointe d'ironie dans la voix qu'il ne remarqua même pas d'ailleurs. »

Nous aviserons ensuite. »

« Au revoir, dit-il à Smaïn »

Puis se tournant vers moi :

« Je m'appelle Tahar, Chao ! »

« Chao, lui répondis-je de même »

Chapitre II

Entrevue avec mon père et veille de mon apparition dans les ateliers de l’Imprimerie

Smaïn marchait à vive allure sur le chemin du retour. Soudain, il me dit :

« Allez vite ! »

Je faillis lui répondre :

« Je ne suis pas ton boy Marcel »

Lors de ses débuts chez les bonnes sœurs de Mantes et alors qu’il ne connaissait pas encore mon père, il fut convoqué au bureau de la mère supérieure. Il frappa un coup discret à la porte, une voix mélodieuse lui répondit :

« Entrez ! »

Il entra. La mère supérieure était assise à son bureau et feuilletait une revue religieuse. A son entrée, elle releva la tête et lui sourit. Son visage était doux et

angélique, on y lisait la bonté. Ame pure et pieuse, Saint Ange prêchant le bien et ignorant le mal, la mère supérieure et les sœurs étaient pures, chastes et candides, elles incarnaient l'image même de la clarté et de la diaphanéité. Elle dévisagea Smaïn, pensive quelques instants, puis :

« Mr Lassed, est-ce que cela ne vous dérangerai pas si vous changiez de nom, ne fût-ce que pour quelques mois ? »

Il la regarda un peu désappointé sur le moment, puis le moment d'étonnement passé, lui répondit :

« Ma mère, j'accepte, mais je vous donne six mois, ce délai passé, je retrouverai mon nom »

Après une multitude de noms français qu'elle lui énonça, il choisit celui de Marcel, à cause de la Saint Marcel lui dit-il. La mère supérieure se mit à rire.

Six mois plus tard, une sœur assez vieille l'interpela, c'était la cuisinière qu'il estimait beaucoup d'ailleurs, elle lui rendait également. Il fit la sourde oreille à la sainte femme qui l'appelait et restait toujours sans réponse. Elle le rattrapa presque au bout du couloir de l'hôpital et lui frappa sur l'épaule :

« Eh Marcel ! Vous êtes sourd ou quoi ? »

« Je m'appelle Ismaël Lassed ma sœur, et non Marcel. Les six mois se sont passés et le délai s'est écoulé. »

La vénérable religieuse en resta toute éberluée, elle s'écria « Ah doux Jésus ! » puis s'en retourna à ses fourneaux.

Smaïn nous raconta aussi qu'un jour, il avait dit ceci à la mère supérieure :

« Tenez ma mère, supposons qu'un homme me tue d'un coup de couteau dans le dos, alors que je sors de la porte de l'hôpital, il se sauve, on le rattrape et on le traîne devant la justice. Le jury délibère et on le condamne à mort. Enfin ! Il est mené devant le peloton d'exécution. Bon, tout ça c'est très bien, mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'un corbeau vienne lui donner la bénédiction à ce salaud, avant que ce dernier ne rende son dernier soupir. »

« Eh bien, mon enfant, c'est pour que le criminel puisse mourir avec une conscience et une âme en paix. Ce faisant, le prêtre a purifié le condamné et éloigner ses péchés cruels et maudits par le seigneur. »

Smaïn nous raconta aussi qu'un jour il avait suivi les religieuses ainsi que plusieurs fidèles de la paroisse à l'église où un office devait être célébré à l'occasion de la fête de Noël. Au beau milieu de la messe, tout le monde baissa la tête pendant que le prêtre buvait le calice. Lui n'en fit rien « pourquoi lui et pas moi, je vais la lui chiper tout à l'heure » se dit-il en son for intérieur. A la fin de la messe quand tout le monde fût sorti, il interpela une des religieuses et la supplia de lui procurer une bouteille de vin blanc :

« Allez m'en chercher une ma sœur, parce que ce n'est pas juste que lui en boive et moi non. »

« Bon je vais voir, mais je fais ça pour vous »

« Oh merci ma sœur, que la Sainte Vierge qui est là-haut vous protège. »

La sœur lui procura une bouteille et il s'en donna à cœur joie. C'est grâce à l'intervention d'un ami qui le ramena à moitié ivre mort à l'hôpital qu'il ne passa pas la nuit au poste.

Ce soir-là, mon père rentra tard comme à son habitude. Après s'être mis à l'aise, il descendit dans le salon, s'assit dans son fauteuil, style belle époque et me demanda de lui apporter son coca cola. Ce que je fis avec une pointe d'agacement dans le regard.

« Comment s'est passé ton entrevue avec ton futur patron ? »

« Très bien, lui répondis-je sèchement. »

« Tu commences demain à huit heures n'est-ce pas, me dit-il, tu sais que je n'aime pas la paresse. L'oisiveté est mère de tous les vices. »

« Je ferai de mon mieux pour réussir dans l'Imprimerie, puisque je n'ai pu poursuivre mes études secondaires, répondis-je à mon père. »

Il me répondit en guise de conclusion :

« L'Imprimerie est une branche d'avenir, et je suis sûr que tu réussiras et aimera ton travail. Nul n'est censé avoir de diplômes. »

Je préférerais ne pas lui répondre, le laissant seul avec son monologue, je m'enfermais dans mon mutisme et ne proférait aucune parole de toute la soirée plutôt que de lui dire le fond réel de ma pensée. Pourquoi ma mère et lui avaient-ils coupés court à

mes études, c'est ce que je vais me borner à expliquer ici en abrégant le texte et en brûlant quelques étapes des faits que je vais relater.

Tout commença aux environs du 10 juin 1957 et après que mes parents m'eurent fait faire plusieurs examens et radios à l'hôpital pour enfants de Bâb Saadoun à Tunis, décidèrent de m'emmener en France afin de me faire subir des examens plus approfondis au centre hospitalier de la Salpêtrière à Paris sous prétexte de troubles mentaux. L'adresse leur avait été remise par le médecin qui m'examina à Tunis. C'est le 15 au matin, sous un soleil brûlant que mes parents et moi prîmes l'avion pour Paris. Arrivés à l'aéroport international de Paris-Orly, et après avoir passés les formalités de police et de douane, nous prîmes un taxi qui nous déposa aussitôt au centre hospitalier de la Salpêtrière. Nous fûmes introduits sur le champ dans le service du Docteur Jean Becher, concernant le domaine psychiatrique et pédiatrique pour enfants. Mes parents remirent au professeur Becher la lettre que leur avait remise son collègue tunisien. Après avoir pris connaissance de la dite missive, le Docteur Becher décida de mon hospitalisation. Je restais dix-sept jours dans cet hôpital infecte à ce moment-là et dont les longs couloirs sinistres étaient enduits d'une épaisse couche de poussière et de crasse. Electrocardiogrammes, électroencéphalogrammes, piqures, tests psychothérapeutiques sans discontinuité aucune, je

souffris le martyr. « Les tests et les examens cliniques effectués sous la direction du professeur Becher s'avérèrent excellents et aucune anomalie psychiatrique ne fût décelée. » puis mes parents vinrent me chercher pour m'emmener ensuite dans un pensionnat situé à cinquante kilomètres de Paris, château Lestournelles. Ce dernier se trouvait entre Coulommiers réputé pour ses fromages et Faremoutiers. Plus proche de Faremoutiers, petit village, pittoresque et charmant où se trouvait une église datant du XV^{ème} siècle et dont le sommet était orné d'un dôme, forme de chapeau pointu. A quelques mètres de l'église se trouvait un monastère où vivaient en reclus et priaient des moines tibétains que nous eûmes l'occasion de visiter lors d'une des nombreuses sorties que nous faisions en compagnie des moniteurs et monitrices du château qui s'occupaient de notre éducation, tout au long de nos années au pensionnat. Le village était distant du château de cinq kilomètres, nous effectuions souvent le trajet à pied. Ce dernier se trouvait dans un décor de rêve, en rase campagne entouré d'une forêt de sapins et de peupliers. Je devais toutes les semaines aller chez le dentiste qui habitait Paris. Le directeur, monsieur Henri Gœurger, m'accompagnait dans son Aronde Simca de couleur bleue. La salle d'attente du dentiste ressemblait plus à une antichambre, un musée, qu'à cette dernière. Le sol de la pièce était tapissé de moquettes rouges grenat. Plusieurs

fauteuils et divans de velours beige, moelleux et confortables étaient mis aux quatre coins de la pièce à la disposition des malades. Sur le mur, plusieurs tableaux authentiques représentant des œuvres de Wagner, Picasso, Rembrandt et tant d'autres encore, s'y trouvaient accrochés. Dans un coin, une cheminée style Louis XV avec une statuette d'époque au-dessus complétaient le tout dans ce musée comble de la magnificence et du luxe. Enfin ! Et pour que rien ne manqua à tout ce charme, une chaîne stéréo, dotée de deux haut-parleurs dissimulés dans un coin de la pièce, diffusait de la musique douce procurant aux malades, un infini bien être, et d'agréables moments de douceur et de réconfort avant de pénétrer dans la salle de soins. Cette dernière était séparée de la salle d'attente par une cloison, elle était ultra moderne. Chaque semaine, je subissais la même séance. Piqures dans les dents pour endormir les nerfs, puis tournebroche, dans le dictionnaire de la médecine dentaire (appelé plus précisément la roulette) coups de marteaux et pinces chirurgicales, une multitude d'étoiles défilaient ainsi devant mes yeux. Il m'arrive maintenant quarante ans plus tard d'avoir une sainte horreur du dentiste. Il s'agissait de m'élargir la mâchoire ou de me faire subir une opération. Cela dura quatre années, avec un arrêt de deux ans entre les soins. Quand il finissait son travail, le professeur Louis Cramps, orthodontiste qui enseignait également à la faculté de médecine dentaire de Paris, m'offrait

un paquet de bombons ou une boîte de chocolat (contre indiqué pour les caries) pour mon courage et mon mutisme face à la douleur, et aux séances de tortures qu'il m'infligeait toutes les semaines. Après avoir quitté le professeur Louis Cramps, le directeur et moi terminions notre fin de matinée chez sa sœur, qui habitait un très bel appartement aux abords du quartier Latin. Elle nous recevait avec tous les honneurs, sortait son argenterie des grands jours, et nous offrait du fromage de chèvre ou de brebis selon la circonstance. A table, nous trinquions tous trois un excellent vin de Dordogne, ville natale de Mr Henri Gœurger et de sa famille. Après le pousse café, nous retournions au pensionnat et je retrouvais avec joie mes petits camarades. Chaque été, nous allions en colonie de vacances. La première année, ce fût Grand Caen les Bains au bord de la mer, où se trouvaient des blocs laissés par les allemands lors de leur invasion pendant la seconde guerre mondiale, et où nous assistions au changement du niveau de l'eau, marée basse et marée haute. La deuxième année, à Besançon, ville réputée pour ses montres et son orfèvrerie, et la troisième année en Dordogne où nous assistâmes à la cueillette des vendanges, endroit divin et enchanteur réputé pour ses bons vins. La quatrième année, je n'y participais pas, étant donné mon retour en Tunisie. Années de pensionnat « 1957 – 1959 » et « 1961 – 1963 » dont je garderai toujours les plus beaux souvenirs. Après mon retour en Tunisie en juillet,

après les jeux et les soirées en bande avec les copains, mes parents me placèrent chez les sœurs. Ce fût de courte durée. Le premier trimestre n'étant pas fameux et les notes bien au-dessous de la moyenne, ils décidèrent d'interrompre mes études à l'institution Ste Marie, mais par contre, quelques temps après, me firent poursuivre des cours par correspondance avec l'école universelle de Paris. Les premiers temps, la sœur de notre gouvernante, Mme Hélène, qui se nommait Odette Vigoureux, institutrice et professeur de Français, m'aida dans mes devoirs. Ils habitaient une petite maison à un seul niveau, flanquée d'une petite allée en ciment, dont le portail accédait au bord de la route. Leur demeure se trouvait à quelques pas de la nôtre. Je brosserai à la fin de mes mémoires, un portrait de Mme Vigoureux, de son fils Christian, de sa sœur, et de leur frère André que je voyais encore à cette époque, décédé au moment où je reprends ces notes. Mme Vigoureux donc ! M'aida dans mes devoirs (elle me raconta plus tard, qu'elle faillit renoncer à m'aider au bout d'une semaine) vu que je n'arrivais pas à assimiler. Il y avait en moi, en mon subconscient un blocage, somme toute psychologique, elle ne pouvait rien tirer de moi et était désespérée. Tout finit par s'arranger, et cet état de torpeur dans laquelle j'étais plongé, finit par se dissiper et laisser place à une facilité d'enregistrement qui finit par l'étonner et la laisser béate d'admiration. Au bout de quelques mois, je recevais les corrigés de français et

autres matières avec des notes étonnantes et appréciations des professeurs, aux yeux de mes parents subjugués. Ils se posèrent questions sur questions et finirent par être persuadés que c'était la sœur de notre gouvernante qui me faisait les cours. Je n'avais plus qu'à recopier, c'était si simple ! Ils me firent interrompre les cours pendant une semaine sous un prétexte quelconque. Mais le jour venu, alors que je franchissais la porte d'entrée de notre villa, mes cours dactylographiés à la main, ma mère m'empêcha de sortir. Depuis ce temps-là, je creusais un mur entre mon père et moi. Toutes discussions étaient devenues inutiles. Quand je lui parlais de reprendre les cours, il me disait que je n'avais jamais été capable de poursuivre des études et qu'il était inutile que j'insiste sur ce point. Comment concevoir cela d'un père, d'un médecin (pour employer ici le terme exact) doté d'une intelligence au-dessus de la moyenne, d'un esprit fin et raffiné qu'il se bornait à montrer aux amis et aux familiers, employant le moi chaque fois qu'il prenait la parole, et ce, jusqu'à présent d'ailleurs, et d'un quotient intellectuel supérieur à beaucoup d'autres. Pendant près de quatre ans, je restais sans rien faire, mais j'eus cette sagesse de lire et d'apprendre dans le dictionnaire la définition des mots que je ne comprenais pas. Cela servit à enrichir ma culture générale. Puis mes parents qui ne voulaient pas que je reste en inactivité, me trouvèrent une place chez des coopérants dont le mari enseignait les mathématiques